

Introduction

1. Otite, métaotite

Ecce Homo : c'est d'abord un livre, et le dernier que Nietzsche ait écrit, juste avant ce qu'il est convenu d'appeler son « effondrement ». En 1888. La même année que *Le Crépuscule des Idoles*, *Nietzsche contre Wagner*, les *Dithyrambes de Dionysos*, *L'Antéchrist*. Lors d'une année particulièrement « féconde » donc (et ce n'est pas en ce qui concerne Nietzsche une simple métaphore), plus précisément au cours de l'automne 1888 où les vendanges ont été d'une opulence sans pareille¹. Plus précisément encore, *Ecce Homo* est un présent que Nietzsche s'offre à lui-même et à la vie en signe de reconnaissance, le 15 octobre 1888². Pour fêter ses quarante-quatre ans, il se

1. *Ecce Homo* (désormais E.H.), *Pourquoi j'écris de si bons livres*, *Le Crépuscule des Idoles*, 2, 3.

2. Cf. *Lettre à l'éditeur Naumann du 24 octobre 1888* : « Je suis venu à

raconte « lui-même » à « lui-même ». Lui-même ? *Ecce Homo* : voici d'abord non justement un « homme » mais une saison, un automne prodigue, ou encore un grand vent automnal soufflant dans les arbres et faisant, de toutes parts, tomber des fruits.

Ecce Homo ne devait pas être le dernier livre de Nietzsche. La correspondance de l'époque le présente comme un livre-seuil, de « plein-midi », biface : il ferme une porte, il en ouvre une autre¹. Il coupe définitivement le « cordon ombilical² » qui le rattache à son passé, l'arrache et le sépare de ce qu'il avait été et avait produit. Il tire un trait, fait le bilan et les comptes³, gardant, recueillant seulement ce qui mérite d'être gardé et de revenir éternellement. Mais ce livre ouvre aussi sur l'avenir. Il est la promesse⁴ d'une œuvre en train de mûrir

bout entre le 15 octobre et le 4 novembre d'une tâche d'une extrême difficulté, celle de me raconter moi-même, mes livres, mes opinions, et fragmentairement, dans la mesure où cela s'imposait, ma vie. »

1. Cf. Lettre à Gersdorff du 20 décembre 1887 : « Reste maintenant que ma vie littéralement se lève, comme en plein midi, qu'une porte se ferme, qu'une autre s'ouvre [...]. Qui dois-je garder et quoi à présent qu'il me faut passer à l'enjeu véritable de mon existence ? »

2. Cf. Lettre à P. Deussen du 3 janvier 1888 : « Quand je fais le compte de ce que j'ai fait, de ce que j'ai fait notamment pendant les deux dernières années, cela m'apparaît désormais toujours comme un seul et même travail pour trancher le cordon ombilical entre moi et lui. J'ai tant vécu, voulu et peut-être obtenu que j'ai besoin d'une sorte d'arrachement pour de nouveau m'éloigner et me séparer de tout cela... »

3. Cf. Lettre à Fuchs du 14 décembre 1887 : « [...] je suis en train de régler mes comptes avec les gens et les choses et d'en finir avec tout ce qui a été mien jusqu'ici. Presque tout ce que je fais actuellement est une manière de tirer un trait sur. » Cf. aussi Lettre à Gersdorff du 20 décembre 1887.

4. Cf. Lettre à Koselitz du 19 avril 1887 : « Irons-nous fêter ensemble la fin du Gai Savoir, la fin au fond de ma littérature jusqu'à présent ? Je sens que c'est maintenant une étape de ma vie et que désormais la grande mission qui est la mienne est tout entière devant moi. Devant moi, et plus encore sur moi ! » Et la Lettre au même du 20 octobre 1887. « Je sais ce qui est fait et

sous le soleil automnal : la seule œuvre de Nietzsche, digne de ce nom, et de son nom, qui devait être pour lui la « sanction » et la justification *a posteriori* de tout son être. Sans elle, dit-il¹, il pourrait bien rester éternellement problématique. Par *La Transvaluation de toutes les valeurs* dont Nietzsche la même année a publié la première partie (la seule qu'il ait jamais pu écrire) sous le titre de *L'Antéchrist*, il pense accomplir sa tâche, sa mission, son destin, devenir enfin qui il est : l'homme du destin, porteur d'un nouveau *fatum* pour l'humanité ; l'homme qui doit briser l'histoire en deux², faire sauter de façon « catastrophique » tout ce qui jusqu'alors avait été sanctifié, et renverser toutes les idoles. Non plus un homme mais de la dynamite, un explosif qui ébranlera la terre, la fera entrer en convulsions, déplaçant montagnes et vallées³ ; inaugurant, par cette guerre sans pareille menée contre tout ce qui avait été estimé « grand », une nouvelle ère, celle que, par opposition au dernier des hommes du *Zarathoustra*, il dénomme l'ère du surhomme. *La Transvaluation de toutes les valeurs*, tentative pour reprendre en main⁴ le destin de l'humanité, est un livre qui devait faire date : il y aurait eu un « avant » et un « après » cette œuvre explosive comme il y a eu un « avant » et un « après » Socrate ; Socrate, tournant décisif de l'histoire grecque que Nietzsche compare à un caillou qui, malencontreusement jeté dans les rouages de la belle machine qu'était la philosophie

réglé : un trait est tiré sur mon existence passée : tel était le sens des dernières années. A vrai dire c'est précisément ainsi que cette existence passée s'est révélée pour ce qu'elle est : une simple promesse. »

1. Cf. Lettre à Paul Deussen du 3 janvier 1888.

2. Cf. Lettre à Deussen du 14 septembre 1888 ; E.H., *Pourquoi je suis un destin*, § 1 et Lettre à Malwida von Meysenburg, 4 octobre 1888. Cf. aussi Lettre à Ruggero Bonghi, fin décembre 1888.

3. E.H., *ibid.*

4. Cf. Lettre à Koselitz du 30 octobre 1888.

grecque, en aurait à jamais modifié le sens et le cours ¹. Comme, surtout, il y a eu un « avant » et un « après » le Christ dont la « bonne » nouvelle fut à l'origine d'un « nouvel homme », celui précisément contre lequel, sous le nom significatif d'Antéchrist, Nietzsche mène une guerre sans merci, voulant à son tour transformer radicalement l'humanité.

Comparés à *La Transvaluation de toutes les valeurs*, ses écrits antérieurs sont jugés par Nietzsche des divertissements, des ré/ créations ² qui retardent l'explosion mais qui la préparent aussi parce qu'ils le libèrent de tout le négatif qu'il portait en lui et le rendent apte à l'affirmation de nouvelles tables de valeur. Par là, toute « l'œuvre » passée est jugée une simple promesse, une simple « préface » à la seule œuvre véritable.

Ecce Homo a le statut plus particulier d'être un *livre-test* qui doit éprouver les esprits, jauger s'ils seront capables ou non de supporter le renversement radical des valeurs, s'ils seront assez forts ou non pour tolérer et donc comprendre l'audace de l'immoraliste, ce type jusqu'alors inouï que Nietzsche en artiste a inventé comme sien ³. Et parce que ce type et la tâche qu'il se propose sont inouïs, Nietzsche juge bon de préparer les esprits et de s'autoprésenter pour qu'ils n'aillent surtout pas le prendre pour un autre, pour un monstre de vertu, par exemple, ou pour un fondateur d'une nouvelle religion ou pour un saint. Ils seraient d'ailleurs plutôt enclins à l'accuser de faux-monnayage ou, pis encore, puisque inverser les valeurs c'est prendre en nouvel alchimiste tout ce qui avait été jusqu'ici le plus haï, craint et méprisé par l'humanité, ces scories et ces déchets, pour

1. Pour l'ensemble des rapports de Nietzsche à Socrate, cf. notre *Socrate(s)*, chapitre : *Les Socrate(s) de Nietzsche*, Galilée, 1989.

2. Cf. *Lettre à Deussen du 14 septembre 1888*.

3. Cf. *Lettre à Overbeck du 2 juillet 1888* : « Je suis suffisamment artiste pour pouvoir m'attacher à un état jusqu'à ce qu'il devienne forme, jusqu'à ce qu'il prenne figure. Je me suis volontairement inventé ces types dont l'audace me fait plaisir, "l'immoraliste" par exemple, un type jusque-là inouï. »

les transformer en la chose la plus précieuse et en faire son « or ¹ ». Si Nietzsche estime devoir se présenter lui-même et se défendre préventivement contre toutes les défigurations et accusations, c'est qu'il sait très bien que personne d'autre ne peut dresser de lui une image qui lui rende justice : personne jusqu'alors – et il sait que cela durera au moins encore cinquante ans – comme cela se passa pour le Christ, n'a, en effet, eu d'oreilles pour l'entendre ni d'yeux pour le voir ². Sa conviction profonde est que les problèmes qui sont les siens, sa position d'immoraliste, sont encore trop prématurés, trop soudains pour être entendus. Personne n'a fait de recensions de ses écrits, ne les a même lus. En tout cas pas un Allemand. Seul un Danois et, comme il le souligne dans la correspondance, « le plus spirituel qui soit, c'est-à-dire un Juif », Georg Brandès, a dans l'université de Copenhague fait un séminaire sur son œuvre, s'est occupé assez sérieusement de lui pour sentir son originalité et son « radicalisme aristocratique » : « C'est bien dit et bien senti. Ah ! ces Juifs ³ ! ». Il sait certes qu'il a un groupe d'auditeurs et d'admirateurs plus secrets, dont quelques Français comme Hippolyte Taine ⁴. Mais cela reste peu et il ne cesse de se plaindre d'un isolement extrême, reconnu par ailleurs

1. Cf. *Lettre à Georg Brandès du 23 mai 1888*.

2. Cf. *Lettre à Overbeck du 18 octobre 1888* et *Lettre à Koselitz du 20 décembre 1887* : « Ne pas entendre et ne pas voir, telle paraît être la devise. »

3. Cf. *Lettre à Koselitz du 20 décembre 1887* et *Lettre à Georg Brandès du 23 mai 1888*. Cf. aussi *Lettre à Knortz du 21 juin 1888* : « Il me paraît extrêmement difficile de dresser une image de moi, que ce soit du penseur ou de l'écrivain et poète. Premier essai en ce sens par Brandès. Sous le titre : "Le philosophe allemand F.N." celui-ci a organisé à l'université de Copenhague un assez long cycle de conférences sur moi. » La suite de la lettre souligne que G. B. eut un brillant succès, qu'il sut intéresser un auditoire de plus de trois cents personnes à la manière audacieuse dont Nietzsche pose les problèmes et qu'il a rendu son nom populaire dans tout le Nord... Cf. aussi E.H., *Pourquoi j'écris de si bons livres – Le Cas Wagner*, 4.

4. Cf. *Lettre à Knortz du 21 juin 1888*.